

Peut-on changer de visage ?

Il n'y a pas de question qui, réflexe premier, ne suscite question en retour.

Quel est ce on ?

Et qu'est-ce que le visage ?

Le « ON », pronom impersonnel, est-ce le « JE », pronom personnel ? Celui de la mimique faite face au miroir, alternant sourire et grimace. Le « JE » de l'émotion traduite, celle du plaisir ou de la joie, de la douleur ou de la peine ? Le « JE » du maquillage qui souligne ou efface ? Le « JE » rituel ou ethnique qui transperce, étire, transforme, le « JE » qui tatoue ou ce « JE » qui mutile et ampute, le « JE » du body-art ?

Le « ON », c'est aussi, impersonnel, l'empreinte des accidents de la vie : les affres de la maladie, les effets de ses traitements, le traumatisme et plus inéluctable encore le temps.

Mais le « ON » c'est, personnel, la main de l'autre qui va en modifier la forme et l'apparence. Non pas celle de l'artiste qui ne procède que par médiation, armé de la plume et du pinceau... mais celle qui munie de son scalpel inscrit dans la chair le changement de forme et de fonction du visage, la main chirurgicale.

Et qu'est-ce que le visage ? Qui aurait prétention à dire du visage quand la littérature abonde sur le sujet, renvoyant chacun à sa propre image, à sa propre réflexion ? C'est, pardonnez du peu, le gesicht chirur qui tentera d'apporter ici sa réponse puisée dans nombre d'écrits qu'il publia au décours de la première allotransplantation de tissu composite au niveau de la face, la première greffe de visage.

LE VISAGE ORGANE

De Samuel Beckett, dans sa pièce « *Oh les beaux jours* » : « Le Visage :
le nez, je le vois...le bout...les narine... souffle de vie, cette courbe que tu prisais tant... Une ombre de lèvre... si je fais la moue... La langue, bien sûr... que tu goûtais tant... si le la tire... le bout... Un rien de front... de sourcil... imagination peut-être. .. La joue...non ...non... même si je les gonfle... No.. non ... vermeil bernique. C'est tout. »

Orgue, organe, même étymologie (ἔργον).

Et si le visage n'était qu'un organe ? Et si, à l'instar des autres organes, il n'était que de la viande ?

Howard Barker, blessures au visage :

« Le visage, en fin de compte, est une structure ; c'est une organisation particulière de tissus musculaires et d'os, de fibres, de membranes et si rien ne peut vous le rendre, il est du moins reproductible, et si on ne peut le reproduire à l'identique, une certaine ressemblance peut être assurée : levez la main si vous me suivez ».

I. VISUALITE

On objectera volontiers que, par étymologie, le visage est ce qui donne à voir. Hors ses fonctions organiques, le visage n'est visage que dans la réciprocité du regard de l'autre. Mais qu'est-ce que le regard sinon un point de vue ?

Effaçons les yeux du visage en en barrant d'un trait noir le portrait photographique c'est, concentrant et déplaçant tout à la fois l'attention qu'on lui porte, anonymiser tout ce qu'il contient en lui d'échanges potentiels et donc de personnalisation. A l'opposé, à l'expérience du chirurgien cagoulé et masqué, ne laissant apparaître que la ligne des yeux, est riche d'enseignement. Au-delà des motifs d'asepsie qui imposent cet accoutrement, c'est nécessité de concentrer l'efficacité du geste dans la vue et le toucher. Mais hors la parole, rare et technique, l'échange avec les assistants est croisement de regards : l'œil parle. La

surprise vient quand, après l'opération, le visage démasqué de l'aide, inconnu jusque-là, s'offre et se révèle autre, totalement autre que celui qu'on aurait pu imaginer. Expérience du masque !

II. SENSORIALITE

On objectera volontiers que, le visage est le lieu de concentration de la sensorialité. Cela justifie qu'il soit à découvert, les sens aux aguets. Mais dans la relative impuissance de la chirurgie à pallier leur insuffisance, cela ne justifie pas qu'il revête une valeur supplémentaire de quelque nature qu'elle soit par rapport aux autres segments anatomiques du corps. L'expression usitée, « organe des sens », accrédite la dimension strictement fonctionnelle de l'olfaction, de la vision, du goût, de l'ouïe et du toucher qui certes interviennent dans la relation à l'autre, mais non exclusivement chez l'homme. A l'étage facial, d'ailleurs, cette sensorialité se résume à un rôle de transmission.

III. SYNESTHESIE

Le nouveau-né aurait ce privilège de la fusion des sens, cette faculté de voir le son, de toucher la couleur, de prêter à la forme une odeur ou un goût quand l'adulte, à quelques exceptions près, par pathologie ou de manière plus frustrée par éducation (le sculpteur, l'interprète musical...) les dissocie. C'est davantage par sommation, par juxtaposition de nos sensorialités que notre visage prend la mesure du visage de l'autre.

IV. EXPRESSIVITE

Miroir de la sensorialité, le visage concentre dans un langage presque universel notre expressivité. Duchenne de Boulogne, armé de son seul rhéophore, décrit superbement une « Anatomie des passions ». La fonction dont il est ici question n'est pas seulement vitale (fermer ou ouvrir les paupières, dilater les narines, occlure les lèvres ou les propulser), elle est sociale en ce qu'elle véhicule nos émotions au travers un système complexe de mouvements synchrones ou métachrones, symétriques ou non, volontaires ou réflexes, dans un jeu syncinétique ou antagoniste dont on est loin d'avoir compris la mécanique.

Dans cette fonction d'expression, le visage est totalement, mais non de manière exclusive, organe dans le même sens que Pascal attribuait à la jambe (« les jambes sont les organes qui suffisent pour marcher »). Et si le visage parle ou mieux discourt, au même titre que les mains et le corps tout entier et parfois de manière contradictoire, c'est que l'expression qu'il porte, l'émotion qu'on lui prête n'est pas davantage que la résultante d'une contraction musculaire.

La chirurgie de transposition ou d'autotransplantation musculaire proposée pour la réhabilitation de la paralysie faciale, cette chirurgie palliative, n'a d'autre prétention que de reconstituer une contraction musculaire. Quelle que soit sa difficulté technique, elle ne porte pas en elle davantage de noblesse que la même chirurgie appliquée au membre paralysé. Dans son geste, le chirurgien n'intervient que dans la dimension mécanique du mouvement restitué. Il permet, sans la maîtriser, l'intégration biologique du mouvement. Il restera au patient d'en reconstruire la dimension sémantique.

V. PSYCHE

De Léonard de Vinci : « *si tu fends un oignon en son milieu, tu pourras voir et compter toutes les tuniques ou pelures que forment des cercles concentriques autour de lui. De même, si tu sectionnes une tête humaine par le milieu, tu fendras d'abord la chevelure, puis l'épiderme, la chair musculaire et le péri-crâne, puis le crâne avec au-dedans la dure-mère, la*

pie-mère et le cerveau, enfin de nouveau la pie-mère et la dure-mère, et le rete mirabile ainsi que l'os qui leur sert de base. »

Commentaire de Jean Dubuffet : « *Que d'enveloppes successives qui n'enveloppent à la fin rien du tout. Ca n'empêche qu'un oignon c'est quelque chose qui existe. Mais de l'éplucher, ça n'avance à rien. D'ailleurs on peut dire de toutes choses qu'elles ne sont pas généralement où on les cherche. »*

On objectera encore que le visage est le miroir de l'âme. Aux trois âmes décrites par Platon, plus tard reprises par Galien, et qu'ils situent respectivement dans l'acropole du corps, le cerveau (l'âme immortelle), le cœur (l'âme du courage et de l'empirement), le foie (miroir qui envoie les pensées de l'intelligence réfléchir sur les bas instincts pour les contrôler), comme l'exprime Laura Bossi, se superposent les trois étages du corps humain : le digestif, le respiratoire, le neurologique. Cette tripartition se retrouvera à l'étage céphalique : le visage est ainsi , dans une règle proportionnelle (divine ?) des trois tiers, divisé en un étage masticatoire, proprement digestif, moyen, nasal donc respiratoire et supérieur, noble, encéphalique, fronto-crânien.

L'âme de visage ne serait donc que surfacique, dévoilant ses états au gré des mouvements d'expression ? Reprenant à notre compte la phrase de François Delaporte : « plus que jamais, le visage est le lieu de l'âme, mais ce lieu est désert », on tord définitivement le cou à cette fausse-science qu'est la physiognomonie.

VI. **IDENTITE**

On rétorquera enfin que le visage étant la marque identitaire du sujet, la chirurgie qui s'y applique est investie d'une responsabilité particulière.

Quelle identité s'agit-il d'appliquer au visage ? On peut dire qu'elle est tout à la fois ressemblance du sujet par rapport à lui-même en dépit des accidents du temps, c'est l'image de soi, la mêmeté. Appartenance au groupe dans le respect des normes qui le définissent, le rendant ainsi

semblable aux visages des autres, anonyme en quelque sorte et non plus exception, c'est le corps biologique, l'indiscernabilité.

L'ensemble des traits qui détermine le caractère unique d'un individu, son impossible confusion avec l'autre. C'est le corps textuel, l'ipséité.

Mais le visage ne porte pas en lui l'apanage de l'identité quand bien même sont développés de nouveaux outils de reconnaissance faciale. Ceux-là viennent s'ajouter aux analyses des empreintes digitales et génétiques et que dire de notre système immunitaire, unique et pourtant changeant, incapable sauf violence d'accepter l'autre, l'intrus

VII. LE VISAGE AÎTRE

« Safranée, la graisse s'immisce de manière ordonnée dans des espaces virtuels, liant nécessaire à la bonne mécanique des rouages ;

Chamoisés, les lobules glandulaires font corps sécrétant dans des amas fragiles ;

Argentés, des tendons alignent leurs fibres convergentes vers des attaches profondes ;

Ivoires, quelques nerfs filiformes cheminent obstinément dans ce dédale ;

Carmins, les muscles laminés indiquent dans cet entrelacs le vecteur de leur action ;

Outremer, violacées, des veines désœuvrées soupirent au rythme de la respiration... Viande.

Viande noble »

Le visage, forme informe, n'est donc rien d'autre que l'extrémité crâniale aboutie d'un tube embryonnaire trifolié dont l'exhibition et les béances ouvertes laissent imaginer quel monstre l'habite, quelle âme (quand l'extrémité caudale, cachée, suscite les mêmes fantômes). Neurectoblastique dans son enveloppe, mésoblastique dans ses mouvements, entoblastique dans son oralité, il n'est rien moins, rien de plus que de la viande vivante. Il est organe. Et le chirurgien qui l'opère n'a ni davantage, ni moins de devoirs que le chirurgien généraliste qu'il se doit d'être. Boucher, certes, mais comme le dit Deleuze à propos de

Bacon : « *le peintre est boucher mais il est dans cette boucherie comme dans une église, avec la viande pour Crucifié* ». Le mot viande, « *aliment à entretenir la vie* », retrouve alors la plénitude de son acception.

Il n'en demeure pas moins que cet organe viande qu'est le visage, devenu libre depuis la première transplantation, capable de survivre ex-vivo, indispensable à la dimension cosmogonique de l'individu, porte en lui, au même titre que les autres organes, une ineffable beauté ontologique qui constitue sa seule vérité.

DE LA GESICHTS CHIRURGIE

Si nous utilisons ce mot c'est qu'en français le mot chirurgie du visage n'existe pas et il apparaît seulement dans le monde alémanique. Le rôle premier de tout acte chirurgical serait d'extirper le mal. Cette idée a longtemps prévalu dans les dires des épistémologistes, des historiens de la médecine, des biographes. Les crânes trépanés retrouvés dans les zones du Pérou en assuraient la preuve. Point de place à ce qui relèverait de la reconstruction. Quant à l'esthétique mot inventé par Baumgarten au XVIII^{ème} siècle, elle appartiendrait à la philosophie. Disgrâce et dysmorphie s'inscrivaient dans l'ordre social.

Exception à la règle : la rhinoplastie. Non pas dans l'acception actuelle du mot mais dans le sens d'une reconstruction de la pyramide nasale chez qui a été amputé du nez par condamnation. Il n'y a pas lieu ni temps de revenir ici sur l'histoire d'un geste de réparation vieux de 2000 ans en Inde, puis redécouvert au XVII^{ème} siècle, ni sur celui décrit en Italie par Tagliacozzi, décrit à la même période, laissé dans l'ombre deux siècles durant avant de réapparaître au XIX^{ème} siècle. La plastie dont il est question ici est reconstitution d'un organe absent ou amputé, non de son « changement » au même titre que la chirurgie du bec de lièvre à la même époque. Deux points de détails méritent cependant d'être soulignés :

- Il s'agit du nez, pièce maîtresse centrale du visage à haute valeur symbolique
- Le glissement du mot rhinoplastie qui s'applique désormais au changement de sa forme quand rhinopoièse est aujourd'hui employé pour sa reconstitution

Toute défiguration non reconstruite est alors, elle l'est encore parfois aujourd'hui par ce qu'on appelle pudiquement épithèse, couverte par un masque. Il s'agit non pas de modifier une forme mais de combler un manque, de voiler une monstruosité (masque, monstre) jeu de mots dont l'étymologie inviterait à rappeler l'histoire.

Cette histoire prend corps au début du XX^{ème} siècle, cristallisée par la grande guerre, quand face aux « Gueules Cassées » le monde des mécaniciens dentistes rejoint celui des chirurgiens de la face. Ainsi naît ce qui, en France deviendra la Chirurgie Maxillofaciale, cette gesichtchirurgie allemande. Et ce sont les mêmes acteurs de cette chirurgie qui seront à l'origine de la chirurgie esthétique. Cette nouvelle chirurgie qui, plastique, structurative comme elle s'appellera en 1935, eut peine à trouver son nom.

Certes, en 1907, Miller aux Etats Unis fait éditer un ouvrage intitulé « Cosmetic Surgery of the Face » et Joseph publie en 1912 à Leipzig son livre « Handbuch der Kosmetik ».

Et l'on ne peut s'affranchir du rôle qu'a joué la naissance de la psychanalyse à cette époque. Elle retrouvait, dans la notion d'infériorité organique qu'Adler faisait de la réponse psychologique du corps à la maladie et à la dégénérescence, ses références somatiques. Ainsi justifiée, déculpabilisée en quelque sorte d'être un acte contre nature, la chirurgie esthétique se développa entre les deux guerres.

Enfin, plus discrètement, mais l'actualité en fait écho aujourd'hui, la place de la femme dans la société a sans conteste joué un rôle. Il n'est pas possible de ne pas évoquer le personnage de Suzanne Noël, dermatologue, qui croise Hippolyte Morestin au cours de la grande guerre chez Brocq où elle est en stage à l'hôpital Saint Louis et se met à pratiquer la chirurgie esthétique dans son office surgery de la place du Trocadero tout en s'engageant dans le mouvement international des soroptimist.

L'indissociabilité entre la chirurgie reconstructrice et la chirurgie esthétique, celle de la restauration des formes et des fonctions et celle de la modification des formes sans altérer les fonctions, sa prévalence au niveau du visage se conforte par l'utilisation des mêmes techniques et des mêmes instruments.

Nous écrivions dans le dictionnaire de la pensée médicale : « Fort d'une expérience unique en chirurgie des malformations craniofaciales, Paul Tessier décrit le « facial mask lift » c'est-à-dire le soulèvement de tous les tissus du squelette osseux sous-jacent ruginant par une double voie d'abord coronale et endobuccale ce qu'il appelle le « deep facia » et le resuspendant plus haut en l'arrimant au point fixe de l'aponévrose temporale. La révolution culturelle de cette intervention ne tient pas seulement à cette nouvelle dissection du visage encore plus profonde que les autres, à ce concept de masque facial vivant englobant peau, tissus sous cutanés, muscles et glandes mais aussi dissocié d'un squelette sous-jacent immuable. Elle ne vient pas non plus de cette volonté provocatrice de ne pas rajeunir mais de vouloir métamorphoser tant qu'à faire. Au fond, elle vient d'une conception affichée plus architecturale et de la chirurgie et des formes d'expression du visage. C'est sans doute davantage par culture et par intuition que Paul Tessier sauta le pas en ajoutant à ce mask lift ostéotomie malaire de valgisation, remodelage orbitaire ou reposition canthale. En changeant la base squelettique, il modifie non seulement les reliefs ajoutant une troisième dimension à une chirurgie qui jusqu'à présent ne s'efforçait que d'ascensionner et de tirer mais modifie la physionomie en changeant les points d'application de quelques muscles squelettiques de la mimique faciale. Au-delà des résultats présentés, pour certains magnifiques pour d'autres dérangeants, cette approche globale de la chirurgie du rajeunissement facial préfigure les techniques d'aujourd'hui. Dans le même esprit, Jacques Lévignac, son contemporain écrit : « le visage est vu non pas en 3D mais en 5, incorporant ici les données du temps et celle du mouvement et parlant comme but ultime de la chirurgie faciale d'eurythmie.

Demeure l'esprit dans lequel s'inscrit cette chirurgie. Simple souci de normativité ? Inscription dans une mode ou dans un rite à l'exacte mesure des rites tribaux, modification d'un genre, occidentalisation des formes du visage ?

....

Avatar de la chirurgie reconstructrice, la chirurgie esthétique joue de son ambiguïté. Moins d'un siècle après sa naissance, elle n'est pas guérie de sa schizophrénie : d'aucuns qui la pratiquent sont les héritiers dignes et honnêtes de leurs aînés de la grande guerre. La chirurgie esthétique entre leurs mains pourrait être un exercice de style, la quintessence d'un art d'autant plus exigeant que n'étant pas nécessaire, il ne souffre aucune médiocrité. D'aucuns à l'opposé ont rapidement compris le bénéfice qu'ils pouvaient tirer d'une étiquette, d'un label qui les rendaient ipso facto grand prêtre d'une religion trompe l'œil, substitut d'un vide de l'âme, complice d'un système qui a beau jeu de s'affranchir des règles ordinales pour devenir mercantile. Mais sont-ils les auteurs, les complices ou les victimes du consumérisme ambiant et d'une normalisation ? Ainsi la schizophrénie dont il est question est-elle affaire de la chirurgie esthétique ou de ceux qui la pratiquent ? Faut-il penser que c'est ce qu'il la menace ? Faut-il à l'inverse estimer que cette ambivalence constitue sa richesse ?

ANATOMIE D'UNE TRANSPLANTATION

« L'anatomie a ainsi la réputation d'être une science close et achevée, affranchie des instruments qui ont autrefois permis qu'elle se constitue. A tel point que le mot anatomie désigne moins une science que son objet ».

L'allogreffe de tissu composite au niveau de la face, la greffe de visage serait-elle donc l'archétype qui répondrait à la question posée. Quand bien même elle nous fût demandée pour de simples motifs cosmétiques, elle ne s'applique fort heureusement qu'à la défiguration. Il y aurait beaucoup à dire du visage meurtri. Quand la défiguration malformative, tumorale, traumatique, s'offre nue à notre regard quelle vérité porte-t-elle en elle ? Et comment, le voyeur que nous sommes, la traduit-elle ? L'objectif médical dans son dessein et dans ses dessins, différerait-il et comment de l'objectif artistique dans son destin ?

« Votre inhumanité intellectuelle et technique se concilie fort aisément et même fort heureusement avec votre humanité qui est des plus compatissantes et parfois des plus tendres »

Que cette sentence prémonitoire de Paul Valéry s'applique bien ici à la chirurgie de la transplantation et à la transplantation d'une partie du visage !

Inhumaine est la défiguration de ces patients, transformé l'espace d'un instant en sujet monstrueux, cachant le trou béant d'un visage derrière un masque qui attire davantage le regard qu'il ne le détourne, bête curieuse, dit le vocabulaire qui donne à voir et suscite la curiosité.

Inhumaine, terriblement inhumaine l'idée de perturber la sérénité de qui va mourir, de maintenir artificiellement son corps végétatif en vie pour mieux en interrompre le cours en prélevant ses organes et en dénaturer, quelle que soit l'application à redonner la forme, l'apparence.

Inhumaine quelque part, cette froideur chirurgicale, aidée en cela par la limitation du champ de vision au champ opératoire, froideur nécessaire à tailler avec certitude dans le vif et disséquer et repérer muscles et éléments nobles « à squelettiser » (terrible mot emprunté au vocabulaire anglo-saxon) nerfs et pédicules vasculaires.

Mais à l'opposé, humaine, magnifiquement humaine cette revitalisation du transplant quand, les clamps levés, il reprend couleur, volume, consistance et vie, cette transsubstantiation qui fait d'un tissu atone, flasque, sans couleur, le fragment de chair qui palpite au rythme de qui le reçoit. Humanité restaurée quand le patient se regardant dans le miroir dit : « je me ressemble ». Apparence retrouvée, corps reconnu au fil de la restauration de la sensibilité, nouveau visage capable d'inscrire dans ses traits l'émotion, le monstre a laissé place à une figure humaine.

Humaine, surhumaine pourrait-on dire, que cette donation de la part la plus chère de soi-même, l'image dont on souhaite que les autres se souviennent, cette partie unique qui, si elle n'est plus le lieu de l'âme, n'en est guère éloignée. Que celles et ceux qui en ont accepté le principe, au-delà de ce que chacun a pu exprimer de son vivant, sachent que la noblesse de ce geste est à jamais inscrite dans l'histoire de l'humanité.

A voir ainsi défiler cette galerie de portraits des greffes de visage réalisées à ce jour dans le monde, on ne peut que redire ici évidence la non correspondance en taille, en forme, en situation spatiale des structures anatomiques de la face et que l'anatomie est tout à la fois règle et exception à la règle.

CONCLUSION

A voir l'image comparée du visage de la première greffée, on ne peut s'empêcher de se poser cette question d'identité. Visage changeant de cette face squelettisée, de nouveau drapée de chair, de cette transsubstantiation qui petit à petit fait du masque un visage réincorporé et réapproprié pour enfin ressembler à ce qu'il était autrefois. Une nouvelle fois, c'est l'individuation dont il faut parler dans cette acception que lui donne Simondon. La greffe de visage ne vaut que si elle permet au sujet qui en bénéficie de faire « le deuil du deuil » pour reprendre l'expression de Catherine Malabou, c'est-à-dire prendre conscience du fait qu'être soi-même c'est perpétuellement changer et s'accepter en changeant.

A la question : peut-on changer de visage ? répondrait alors cette autre question : peut-on changer de regard ?